



Zupančič, Metka (sous la dir. de). *La Mythocritique contemporaine au féminin . Dialogue entre théorie et pratique*. Paris : Karthala, 2016. ISBN : 9782811116033. 180 pp.

Le sous-titre du dernier livre publié par Metka Zupancic annonce la structure du livre, composée de dix textes, tous écrits par des femmes : en effet, cinq études théoriques côtoient deux textes de création et trois autres textes analysent les pratiques et expériences vitales des mythes au féminin. La lecture en est souvent passionnante, et l'écriture toujours passionnée. Qu'il s'agisse des mythes classiques d'Ariane, d'Eurydice, d'Antigone, des Érinyes, voire même du mythe littéraire de la Kahina, la passion, pour un être en particulier ou pour toute une société, est en effet toujours à l'œuvre. Ainsi, le dialogue qui s'établit est une polyphonie harmonieuse qui traite en même temps la passion des mythes et les mythes de la passion.

La question de la définition du mythe est plutôt peu développée dans le recueil. L'analyse est davantage tournée vers la mythanalyse et la pratique de la mythocritique: chaque auteure met en question soit l'imaginaire féminin et son «ouverture poétique», évoquant une «féminité insoumise» (selon Louise Dupré, p.52), soit «les principes mêmes de la nature humaine» (écrit Metka Zupancic, p.28), en remontant aux «origines maternelles», trajectoire que plusieurs auteures du recueil, à la suite de Metka Zupancic, nomment un «remembrement». Ce terme contribue à mettre en valeur les différentes actualisations de mythes que le lecteur peut découvrir dans ce que Cheryl Toman appelle «le laboratoire» des écrivaines. On retrouve ainsi, avec de nouvelles perspectives et des références originales, tant l'effet que Pierre Brunel constatait : «le mythe irradie le texte» (rappelé, ici, par Joëlle Cauville, p.67), que tout le potentiel accordé au roman par Kundera lorsqu'il soutient qu'il rend «à la vie son épaisseur» (ce à quoi Colette Nys-Mazure souscrit pleinement dans son article, p.81).

Dans son introduction, Metka Zupancic, spécialiste reconnue des mythes dans les littératures féminines, présente les interlocutrices qu'elle a choisies. Comme elle les connaît toutes personnellement (ce qu'elle explique dans la première partie de son texte la «naissance du livre»), sa présentation nous fait part de la sensibilité de chacune, nous aidant ainsi à percevoir l'ampleur et la portée de leurs écrits. Cependant, cette Pénélope du «canevas commun» (p.11) qu'elle contribue à tisser apporte aussi des éléments de théorie pour étudier le thème de «l'écriture des femmes» qu'elle conçoit (en accord avec Louise Dupré) comme «une recherche de l'intime [qui s'achemine] vers une vérité subjective» insoupçonnée (p.18). Et, en

plus d'analyser, en les synthétisant, les neufs textes de ses collaboratrices, elle évoque deux autres noms essentiels de la littérature féminine –Violette Leduc et Simone de Beauvoir (p.17) –, afin de montrer l'évolution (positive) de la réception et de la perception sociales de ces écritures au féminin qui, vers le milieu du XX<sup>ème</sup> siècle, tendaient à être condamnées à l'ostracisme.

Pour ouvrir les études qui suivent son introduction, Metka Zupancic a choisi le texte de Jacqueline De Clercq, et ce début nous transporte dans une époque antérieure à celle du panthéon grec dominé par Zeus, puisque les Érinyes qui y sont traitées évoquent les «forces mythiques primordiales». Ce poids des origines, pour les mythes qui se rapportent aux figures féminines, donne tout leur éclat à ces divinités chtoniennes et met en valeur leur lien avec la femme. La femme est *forcément* à l'origine et à la fin de toute vie, et ce mythe fondamental est nécessairement présent dans toute création littéraire, que ce soit sous la forme des Érinyes ou d'une autre représentation, au principal, la Mère-Nature (ou encore, «femme-nature») : les Gorgones, les Nymphes, les Parques, les Muses, ou tout autre «femme sage».

Aussi, avant de revenir à l'étude de Jacqueline De Clercq à propos d'Ariane, nous proposons de prendre d'abord connaissance des textes qui portent sur cette «femme-nature». Il s'agit de celui de Collette Nys-Mazure («Singulières et plurielles, elles s'inventent»), et de celui de Souâd Guellouz («*Comme des dés que l'on jette*. Fragments d'écriture, en dialogue»). Dans les deux cas, les écrivaines nous régalaient de textes de leur propre création. Colette Nys-Mazure reconnaît se sentir «tisseuse» (p.83), elle aussi, et fait appel à «l'originalité profonde de chaque expérience fondatrice» (p.79). Pour elle, le fait de contribuer à ce que ses lectrices et ses lecteurs (ou son public) «[soient] au monde» (p.80) l'autorise à se voir comme un outil de leur «naissance au monde». Il est d'ailleurs à noter que, pour cette écrivaine, les «autres» (et leurs relations multiples) sont le thème principal de ses réflexions et, plus concrètement, la relation mère-fille retient son attention. Dans son poème «La tisseuse», la femme archétypale qu'elle évoque est spécialement nocturne : «Au couchant, elle [...] accueille la nuit qui monte [...]. Accords.» (p.84)

Nous sommes très près des divinités chtoniennes.

Le texte de Souâd Guellouz commence de la même manière, en rappelant un épisode de sa mère («Mère, tu as trouvé les mots pour moi» est le titre de cette première partie). Ce qui semble une anecdote, en Tunisie, (la mère musulmane devient amie avec une femme corse qui ne lui parle qu'en arabe car elle ne sait pas parler français) acquiert une dimension d'apologue en faveur des potentialités féminines, et la voisine corse doit s'excuser d'avoir prévu, à tort finalement, la maladresse d'une fille. Viennent ensuite six «dialogues» où la femme traditionnelle est toujours remise en question, comme autant de témoignages de la culture tunisienne. La femme apparaît, dans tous les cas, dominée par une tradition masculine. Mais le dernier «fragment», qui ressemble plutôt à un monologue, et que l'auteure présente comme un «one-man show», annonce la fin de cette femme traditionnelle et soumise, qui devient «intelligente et forte» : «Donc, messieurs, voilà un mythe en train de mourir. Faites-vous une raison.» (p.116).

Or, dans tous les récits («fragments») présentés par Guellouz, la femme fait preuve de révolte : elle fait face à une tradition qui la juge inférieure, car elle sait que son potentiel est bien plus grand que ce que la tradition lui transmet. Cette image de femme forte et rebelle est aussi celle étudiée par Cheryl Toman dans « Le recours au mythe dans la littérature africaine féminine contemporaine ». À ce sujet, elle rappelle l'ouvrage de Denise Brahimy et Anne Trevarthen, *Les Femmes dans la littérature africaine*, car elles y parlent de «La misovire», «"la nouvelle femme forte qui [...] accouchera de l'avenir, un avenir où il n'y aura plus ni misogyne ni misovire" (p.228)» (p.58). Mais Cheryl Toman fait référence à plusieurs écrivains africains, et surtout camerounais, notamment à Werewere Liking et Thérèse Kuoh-Moukoury, qui ont su actualiser les mythes africains où la magie des femmes est à l'œuvre, bien que «la corruption chez les hommes et [...] la peur chez les femmes» (p.57) aient contribué à faire oublier la supériorité relative de la femme, «due à sa profonde connaissance de l'amour et de la beauté» (p.57).

Cette réécriture des mythes, qui permet «une vision panafricaine et francophone» (Zupanic, p.20), est abordée avec brio et méthode par Kamila Ouhibi Aitsisalmi dans son étude sur «La Kahina : genèse et appropriation d'un mythe maghrébin». La coordinatrice de cet ouvrage considère que le mythe littéraire de la Kahina peut ouvrir un «nouvel horizon de dialogue pour les femmes» (p.29-30). La Kahina est un archétype de femme forte et courageuse, que des auteurs, aussi bien masculins que féminins, ont repris à différentes époques, parvenant à créer un mystère (une confusion, en tout cas) sur les origines et les raisons de se battre qui étaient les siennes. Mais elle met en évidence la «récupération transculturelle» (p.134-135) du mythe littéraire, ici vu en tant que «mythe politico-héroïque» (p.124).

Après ces femmes à portée mondiale, nous revenons aux héroïnes des mythes grecs, en commençant par Antigone qui assume aussi un rôle social en rapport avec les divinités chtoniennes. Elle est étudiée avec rigueur et originalité par Myriam Watther-Delmotte dans «Antigone écrivain : le tombeau littéraire au féminin». Le genre commémoratif traité est comparé chez différents auteurs masculins et chez quatre écrivaines, et la professeure Watther-Delmotte constate que «si la posture auctoriale féminine est celle du service, la posture masculine apparaît davantage comme celle de l'autorité» (p.93). Ainsi, l'écriture du deuil au féminin confirme qu'elle se (re)tourne vers l'intime ; Antigone s'y retrouve en filigrane puisque ces auteures s'efforcent de «remettre en présence» (p.97) les défunts.

Une autre représentante des féminités chtoniennes, nommée dans plusieurs des contributions, est Eurydice. Avec elle, comme avec Ariane, la passion amoureuse est associée aux actualisations des mythes invoqués. Ainsi, la professeure Joëlle Cauville («Le *Journal d'Hélène Berr* une nouvelle Eurydice»), a le mérite de démontrer que le mythe d'Orphée et Eurydice peut bien se retrouver dans des écrits de non fiction. Qui plus est, Hélène Berr parvient clairement à une «vie posthume» (p.72), grâce à son témoignage écrit, ce qui lui donne, en outre, le rôle de guide, auprès de son fiancé, pour sortir de (l'enfer de) l'oubli. Et cette femme, célébrée par Patrick Modiano, devient une figure bivalente exceptionnelle : à la fois Orphée et Eurydice.

Dans «*Le Dit d'Ariane* ou le "deviens qui tu es" au féminin», Jacqueline De Clercq présente une Ariane valorisée «par l'oralité» (p.41) ; elle présente le mythe comme un «théâtre symbolique» (p.36). Ainsi, cette féminité prototypique fait qu'«Ariane [est] au centre d'une constellation de mythes». Et sa «dimension initiatique» (comparable à celle d'Eurydice) la conduit, en outre, à sa propre «reconstruction» (p.16) : elle parvient à s'épanouir, même dans la passion amoureuse qui lui était refusée dans un premier temps, en choisissant d'être la femme de Dionysos.

Pareillement aux réflexions de De Clercq, Ariane est également étudiée, entre autres «inspiratrices premières» (p.6), dans le texte magistral de Louise Dupré («Écrire le mythe : déconstruction ou recyclage?»), quand elle dénonce que les mythes «fixent [les femmes] dans des représentations où elles ne sont pas les sujets de leur propre désir, mais asservies à l'imaginaire des Pères» (p.45). Elle constate néanmoins que les actualisations littéraires des dernières décennies «témoignent d'une féminité insoumise» (p.52), qui ose «explorer les ténèbres» (p.47) pour reconstruire une «mémoire du futur» qui «ne répètera pas les modèles de la culture patriarcale» (p.47). Et ces «archéologues d'une mémoire [...] opprimée» deviennent particulièrement dangereuses pour les régimes totalitaires (p.45).

En dernier lieu, le texte de l'écrivaine Andrée Christensen («Vivre en mythes»), qui expose son travail de «forgeronne de mots» (p.33), dévoile son «intimité mythographe» (p.12) où, de nouveau, Ariane et Eurydice sont convoquées. En effet, Christensen reconnaît que le «mythe orphique a été le premier à se présenter sous [s]a plume de poète» (p.139), puis, sachant comprendre les présages des corneilles, elle se laisse guider par elles pour se reconstruire, jusqu'à leur départ.

Comme le signale la coordinatrice, c'est avec cette «ouverture vers les mondes inconnus de l'imaginaire» (p.33) que le livre s'achève, nous laissant rêveurs quant à la fine ligne de partage ténue entre l'écriture et la vie des mythes... au féminin. Car au terme de ce «polylogue», il apparaît clairement que, comme le dit très poétiquement Christensen, «des graines de générations passées [sont] semées dans l'humus de [notre] hérité» (p.142). Et cette continuité est bien représentée par les actualisations du mythe d'Ariane qui marque l'analyse mythocritique des auteures étudiées par Metka Zupancic (p.15). En faisant un détour par Deleuze (et sa traduction en slovène), la professeure Zupancic affirme à quel point Ariane est «chair, animalité humaine incarnée [...] capable de se sortir du labyrinthe» (p.15). Mais avec cet ouvrage, elle actualise le mythe de Pénélope qui, sans attendre un Ulysse, tisse en équipe un canevas (comme celui qu'elle a fait et qui illustre la couverture de son livre) pour essayer d'apporter «des solutions aux problèmes socioculturels/existentiels de notre époque.» (p.34).